



Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée

145 | 2019
Chiismes politiques

In Memoriam : Mariam Abou Zahab

Kinda Chaib



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remmm/12616>
ISSN : 2105-2271

Éditeur

Publications de l'Université de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019
ISSN : 0997-1327

Référence électronique

Kinda Chaib, « In Memoriam : Mariam Abou Zahab », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 145 | septembre 2019, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 29 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/12616>

Ce document a été généré automatiquement le 29 octobre 2019.



Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

In Memoriam : Mariam Abou Zahab¹

Kinda Chaib



Portrait de Mariam Abou Zahab

© Kinda Chaib avec l'autorisation des proches de Mariam Abou Zahab

- 1 Le 1^{er} novembre 2017 disparaissait Mariam Abou Zahab, une de ces personnalités radieuses de la recherche française qui a marqué nombre de ceux qui l'ont connue, collègues, étudiant·es de l'INALCO ou de l'IEP de Paris, auditrices et auditeurs de ses interventions. Chercheuse en sociologie politique, elle était spécialiste de l'Afghanistan et du Pakistan dont elle a, au fil des décennies, arpenté les recoins les plus inaccessibles. Avec ses longs cheveux noirs, ses étoles colorées et ses bracelets qu'elle aimait à faire tintinnabuler, elle prenait un malin plaisir à déstabiliser son auditoire, tant par son style iconoclaste que par ses propos, souvent sans complaisance et cédant peu au politiquement correct. Son champ de compétence était bien ce Pakistan et cet Afghanistan qu'elle a tant aimés, mais ses connaissances allaient bien au-delà, jusqu'aux rives de la Méditerranée. D'un pays à l'autre, d'une période à l'autre, elle était intarissable sur cette région qu'elle a parcourue, à l'occasion de voyages, de terrains, de

missions humanitaires, mais aussi à travers la littérature, la poésie et la musique dont elle affirmait, à juste titre, qu'ils étaient aussi une porte d'entrée sur le monde pour qui voulait le comprendre et le ressentir. Quand, devant un narguileh à la grande mosquée de Paris ou sur la corniche de Beyrouth, elle discutait du Pakistan, du Liban, de la Palestine ou du Moyen-Orient en général, plus rien n'existait et son interlocuteur se trouvait embarqué dans un voyage où les surprises pointaient à chaque digression, étoffant le mythe qui l'entourait. C'est la passion qui l'animait qui m'a marquée au premier chef et tant d'autres avec moi. Elle racontait son Pakistan notamment, au gré des évolutions politiques, en scandant ses propos de multiples anecdotes, qu'elle excellait à relater et qui rendaient si facile une forme de familiarité avec un terrain pourtant si éloigné.

De Marie-Pierre à Mariam, en quête d'ailleurs

- 2 Mariam Abou Zahab, née Marie-Pierre Walquemanne en février 1952 dans le petit village de Hon-Hergies, dans le Nord, est originaire d'une famille de marbriers, de père en fils, et a grandi dans un environnement catholique, plutôt traditionnel. C'est en pensionnat qu'un prêtre l'encourage à passer le concours pour intégrer Science Po, ce qu'elle fait à l'âge de 17 ans.
- 3 Ses premiers voyages, adolescente, dans des cadres scolaires et périscolaires, l'amènent dans le Kent, en Angleterre où elle n'hésite pas à fausser compagnie à ses camarades pour discuter avec des travailleurs journaliers pakistanais. Déjà là, elle fait montre d'une indéniable curiosité et d'une sympathie jamais démentie pour ceux qui se trouvent du mauvais côté de la domination. C'est d'abord l'Europe qu'elle parcourt en train avec son frère cadet puis, à partir du début des années 1970, elle se dirige plus à l'Est, comme beaucoup d'autres de sa génération : elle découvre l'Afghanistan et le Pakistan ainsi que la ville indienne de Lucknow. Quand nombre avaient l'Inde comme point de mire, c'est l'Afghanistan qui la conquiert rapidement.
- 4 Elle s'inscrit à l'INALCO parallèlement en hindi / ourdou et en arabe. Plus tard, elle apprend le persan, le pashto et le punjabi. Elle sera d'ailleurs un temps interprète au Palais de Justice de Paris. Loin de se restreindre à une connaissance livresque ou théorique, elle pratiquait ces langues, capable de s'engager dans ces sociétés plus que d'autres voyageurs et, dans ses travaux, que nombre de chercheurs.
- 5 Peu de temps après son arrivée à Paris, elle se convertit à l'islam. Elle se déclarait chiite comme d'autres, à cette même période, dans les milieux intellectuels et artistiques. Lors de l'officialisation de sa conversion, elle choisit Mariam comme prénom.
- 6 Dans cette époque de bouillonnements au Moyen-Orient, c'est aussi l'aspect révolutionnaire du chiisme et de la figure de l'imam 'Alî qui la portait. Au-delà des dimensions spirituelle et révolutionnaire, sa foi revêtait un aspect mystique et esthétique. Mariam n'envisageait pas d'approcher un monde sans en appréhender et en vivre l'esthétique, visuelle et musicale. Que d'échanges sur les images chiites qu'elle ramenait de ses terrains face à celles, plus sobres, que je pouvais trouver au Liban ou en Syrie ! Fréquemment elle ramenait des « babioles », des « bricoles » à des chercheurs en herbe qu'elle appréciait : des timbres iraniens à l'effigie de 'Imâd Mughniyeh, chef militaire du Hezbollah assassiné en Syrie ; des posters représentant Hasan Nasrallah, le secrétaire général du même Hezbollah, trouvés au Pakistan. Son appartement était à

cette image : rempli de tapis, de coussins, de photos ou de posters ramenés de ses terrains, ce depuis sa période étudiante. Elle était férue de musique, iranienne et indienne au premier plan, et sa collection de cassettes audio, de vinyles et de CD de musique en tous genres, venait compléter son goût pour les Beatles. Ses étudiants se souviennent de morceaux qu'elle leur diffusait pour illustrer certains cours, persuadée de la nécessité de prendre en compte la musique dans un cours d'histoire ou de sociologie du Pakistan.

- 7 Lectrice passionnée, sa bibliothèque recelait de trésors de littérature notamment arabe. À regret disait-elle, elle lisait les auteurs libanais ou syriens dans leurs traductions françaises ou anglaises, se sentant « rouillée » en arabe. Par ailleurs, elle avait traduit un recueil de nouvelles de Naiyer Masud de l'ourdou vers le français (Naiyer Masud, *Essence de camphre*, Paris, Stock, 2002).

Mariam, militante et engagée

- 8 En 1971, elle répond à l'appel d'André Malraux pour former une « brigade internationale » en soutien aux nationalistes bengalis à l'est du Pakistan. Ce projet ayant avorté, elle va malgré tout passer du temps dans cette partie en guerre du Pakistan, aux côtés d'intellectuels français proches du courant maoïste, la Chine soutenant alors l'indépendance du Bangladesh. Même si elle ne partage pas cet engouement pour le maoïsme, elle a, tout au long de sa vie, été une défenderesse des opprimés, prenant position contre les injustices, descendant le plus souvent possible dans les manifestations notamment pour la Palestine.
- 9 Après avoir pris fait et cause pour les Bengalis en 1971, elle s'est rapprochée de la révolution palestinienne pour laquelle elle continuera jusqu'à sa mort de nourrir une forte empathie. Avant de s'installer à Damas en 1975, elle effectue son premier voyage au Liban où elle rencontre le cadre de l'OLP 'Issâm Sartawî, dont elle restera proche jusqu'à son assassinat par le groupe d'Abû Nidâl au Portugal en 1983, et dont il est peu clair si elle partageait les vues politiques. C'est en Syrie qu'elle rencontre Nazem Abou Zahab, jeune syrien de la classe moyenne damascène qu'elle épouse en 1976 et dont elle gardera le nom après leur divorce, quelques années plus tard. La Syrie où elle a vécu, qu'elle aimait et dont elle évoquait avec émotion la maison de sa belle-mère à Damas, est restée dans son cœur. Elle y circulait en vélo, y a parfait sa connaissance de l'arabe et s'est passionnée pour ce pays et ses habitants.
- 10 Ses pérégrinations au Proche-Orient l'ont amenée dans la plaine de la Bekaa au début des années 1980 où elle a vu l'arrivée des premiers pasdarans (les gardiens de la révolution iranienne). Dans les premiers jours de l'invasion israélienne du Liban, en 1982, elle prend les armes aux côtés de groupes de l'OLP. Cette partie de sa vie et de ses combats est une de celles qui restent les plus obscures.

Sheenogai : le mythe afghan

- 11 Elle aura été un témoin important de toutes les crises et de tous les combats qui ont affectés le Moyen-Orient et l'Asie de l'Ouest. Au début des années 1980 elle était plus que jamais impliquée dans le mouvement palestinien alors qu'elle avait déjà commencé à passer de plus en plus de temps aux côtés des combattants afghans.

- 12 Des rumeurs persistantes au fil des décennies ont laissé entendre qu'elle aurait été impliquée dans des activités militaires contre l'invasion soviétique aux côtés des mujâhidîns afghans. Au milieu des années 1980, un article du magazine français *Actuel* a même suggéré qu'elle aurait dirigé une bande de combattants afghans dans le Sud de l'Afghanistan. Nourrissant sa légende, ces rumeurs n'ont été ni avérées ni démenties par la principale intéressée qui s'en amusait. En tant que volontaire pour l'ONG Afrane à partir de 1982, elle s'intéressait aussi aux questions de santé et à la situation des écoles locales, n'hésitant pas à mettre en lumière l'impact positif des madrasas là où le tissu scolaire était défaillant.
- 13 Elle a parcouru les provinces de Ghazni, Zabol et Kandahar quand la plupart des volontaires français travaillaient dans les provinces du nord ou aux alentours d'Herat, à l'ouest. Elle prenait soin, dans une volonté d'être acceptée par les populations, que l'aide qu'elle distribuait ne provienne pas de fonds du gouvernement français. Il s'agissait de cadeaux, similaires aux dons faits dans le cadre de la *zakât* ou de la *sadaqa*. Dans ses rapports pour Afrane, elle documente la dislocation de l'économie agraire et les dynamiques socio-économiques du pays.
- 14 Sa connaissance intime de l'Afghanistan, elle l'avait gagnée par des voyages souvent périlleux comme le note Jean-Pierre Perrin, ancien reporter pour *Libération* qui l'avait accompagnée, lors d'un périple dans le désert du Registan, dans les années 1980. Ces activités appartiennent à une époque révolue de l'aide humanitaire, désormais le fait de professionnels. La nature clandestine de son travail et l'absence de télécommunications renforçaient l'isolement des volontaires. Cette immersion complète a renforcé les liens que Mariam Abou Zahab entretenait avec les Afghans, particulièrement avec les pashtounes. Elle était aussi connue comme Sheenogai, « la beauté aux yeux verts » en pashto, et aimait à plaisanter des nombreuses demandes en mariage reçues de la part de commandants pashtounes.
- 15 Pour certains de ses critiques, sa proximité avec certains commandants l'aurait parfois aveuglée. Plus proche des chefs de guerre pashtounes que des grands connétables tadjiks, elle n'hésitait pas à faire part de ses critiques souvent violentes contre le commandant Massoud, et a toujours considéré le mythe qui l'entourait comme une fable pour Occidentaux.
- 16 Sa façon de voir les talibans afghans a provoqué des controverses en France : elle les considérait comme un mouvement social, largement autonome des services de renseignements pakistanais. Elle les décrivait comme étant le fruit d'une réaction des plus pauvres et des plus jeunes de la société afghane contre les élites traditionnelles. Leur montée en puissance était, selon elle, une révolte de la campagne contre les villes.
- 17 Ses premiers textes sur l'origine des talibans – publiés dans le journal d'Afrane en 1996 – ne font pas mention explicite de la classe comme une catégorie sociologique mais cela apparaît comme un élément fondamental de son analyse. Cette approche ancre ses travaux dans les courants critiques – sinon marxistes – de la sociologie. La centralité de la classe dans son travail est devenue plus claire au fil des années notamment dans ses derniers travaux sur les conflits communautaires au Pakistan.

Une approche originale du Pakistan

- 18 Si l'Afghanistan avait une place particulière dans le cœur de Mariam Abou Zahab, elle a aussi développé une vibrante relation avec le Pakistan. Sa contribution aux études sur le Pakistan est, d'après Laurent Gayer, chercheur au CERI, impressionnante, surtout si l'on considère qu'elle a publié ses travaux dans les quinze dernières années de sa vie. Retracer de manière extensive son parcours intellectuel est compliqué, la plupart de ses articles ayant été publiés dans des ouvrages collectifs à l'exception de l'ouvrage co-écrit avec Olivier Roy, *Réseaux islamiques : la connexion afghano-pakistanaise* (2004).
- 19 À la croisée de la science politique, de la sociologie et des études islamiques, son travail académique embrasse un large spectre de sujets. Du Parti du peuple pakistanais à la place de l'islam dans la sphère publique en passant par le Sipah e-Sahaba (SSP), groupe sunnite suprémaciste, elle a conduit des études novatrices sur le Pakistan. Elle a été la première à étudier la sociogenèse de l'organisation dans le Sud du Punjab (Abou Zahab, 1999 et 2008a). Son étude ethnographique du conflit dans la province de Jhang est devenue un classique dans lequel elle a documenté une relation de domination où les propriétaires terriens chiites opprimaient les paysans sunnites. Au milieu des années 2000, elle tourne son attention vers une autre organisation sunnite suprémaciste, le Lashkar-e-Taiba (LeT), en proposant une analyse du communautarisme dans le fief du LeT (Abou Zahab, 2007a), remettant en cause la lecture en seuls termes religieux (Abou Zahab, 2018).
- 20 Dans ses travaux, elle explorait non seulement les développements géopolitiques contemporains mais aussi les contextes historiques, les doctrines religieuses et idéologiques, ainsi que les trajectoires individuelles des leaders comme des combattants des mouvements en question.
- 21 Mariam Abou Zahab était aussi une observatrice avertie de la vie religieuse du chiisme duodécimain au Pakistan. Sa contribution a porté l'attention sur le rôle des femmes dans la transmission du savoir religieux (Abou Zahab, 2007b) ainsi que sur la richesse et la vitalité des rituels de Muharram (Abou Zahab, 2008b) qu'elle ne pouvait envisager de ne pas suivre chaque année... à l'exception des deux dernières où la maladie l'a contrainte à rester en France. Sa familiarité avec les rituels de 'achûrâ' dans leurs formes irakienne et iranienne ainsi qu'avec les réseaux d'enseignement lui permettait d'offrir des grilles de compréhension comparatistes rares.
- 22 Dans les dernières années de sa vie, elle avait commencé à réfléchir aux changements sociaux et politiques amenés dans la province de Fata par les militants religieux, la répression d'Etat et les changements économiques (Abou Zahab, 2013). Les zones tribales n'étant désormais plus accessibles, elle a commencé à étudier ces transformations de l'extérieur, en particulier à partir de la diaspora dans le Golfe. Ses nouvelles recherches devaient être publiées chez Hurst mais la maladie l'en aura empêchée.
- 23 Pour Laurent Gayer :
 Mariam Abou Zahab n'a eu de cesse de nous rappeler que le Pakistan avait une société somme toute assez ordinaire, avec des conflits de classe, des rapports de genre, des mobilisations pour la justice... Son savoir quasi-tellurique sur ce pays, dont elle connaissait chaque recoin, n'avait rien d'orientaliste. Elle a ouvert la voie d'une vraie sociologie générale du Pakistan et de ses extensions diasporiques, contre tous les fétichistes de la différence

- 24 Elle était un « modèle d'audace » scientifique et intellectuelle pour Elizabeth Picard.

Une pédagogue dévouée et passionnée

- 25 Mariam Abou Zahab était une pédagogue douée et généreuse qui ne se lassait jamais de guider les étudiants mais aussi les politiques et les journalistes dans les méandres de la politique afghane et pakistanaise, comme l'a noté la chef adjointe du service international de RFI Sophie Malibeaux lors de l'hommage qui lui a été rendu en décembre 2017 à l'INALCO. Pendant plusieurs années, elle a aussi travaillé comme interprète à l'OFPPA où elle témoignait d'un « don pour comprendre les trajectoires individuelles et les replacer dans leur contexte ».
- 26 C'est dans ses cours que Mariam partageait sa connaissance intime de la région. A l'INALCO ou à l'IEP de Paris, elle a donné le goût du terrain à nombre de chercheurs en herbe, témoigne Stéphane Lacroix. Ses étudiants s'émerveillaient devant sa capacité à mobiliser un savoir ethnographique de première main. Un cours sur les traditions *qawwali* pouvait s'achever par un souvenir de l'époque où elle avait servi d'interprète au musicien pakistanais Nusrat Fateh Ali Khan lors d'un de ses séjours à Paris.
- 27 Thomas Pierret souligne :
- Mariam Abou Zahab fait partie de ces universitaires dont les élèves auraient dû enregistrer et retranscrire les cours car une partie seulement de son immense savoir a été recueilli dans ses écrits. [...] j'ai rarement (voire jamais) rencontré un enseignant capable de passer avec une telle aisance d'une discussion anthropologique à des considérations macro-politiques, le tout avec le même enthousiasme.
- 28 C'est bien cet enthousiasme qui a marqué les étudiant·es qui l'ont connue. Elle était pleinement investie dans ses enseignements et allait retrouver avec passion, jusqu'aux derniers moments, celles et ceux pour qui elle se déplaçait, avec sa canne, malgré la douleur jusque quelques mois avant son décès.
- 29 Quand elle a réalisé que sa bataille contre la maladie arrivait à son terme, elle a méticuleusement préparé ses funérailles à Najaf (Irak) – où Sabrina Mervin l'avait aidée à développer des contacts – et organisé la mise en place d'une fondation pour aider de jeunes chercheurs à effectuer des terrains dans ces pays qu'elle aimait profondément.
- 30 Sa passion et sa curiosité ont fait qu'elle a gardé jusqu'au bout ce regard d'enfant capable de s'émerveiller à chaque nouvelle discussion, chaque nouvelle découverte et chaque nouvel échange avec des chercheurs qui continuaient à parcourir cette région qu'elle aimait tant et qu'elle ne pouvait plus arpenter elle-même. Son ultime voyage l'y a ramenée et des habitants de celui qu'elle aimait à appeler « son » village, Pakki Shah Mardan, viennent lui rendre hommage, sur la route de Karbalâ'.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie citée :

ABOU ZAHAB Mariam, 2018 (2004), « The Sunni-Shia conflict in Jhang (Pakistan) », Imtiaz Ahmad et Reifeld Helmut (dir.), *Lived Islam in South Asia. Adaptation, Accommodation and Conflict*, Londres, Routledge, p.135-149.

ABOU ZAHAB Mariam, 2013, « Kashars against Mashars: Jihad and Social Change in the FATA », Hopkins Benjamin D. et Marsden Magnus (dir.), *Beyond Swat: History, Society and Economy along the Afghanistan-Pakistan Frontier*, Londres, Hurst, p.51-63.

ABOU ZAHAB Mariam, 2008a, « Le SSP, héraut du sunnisme militant au Pakistan », Gayer Laurent et Jaffrelot Christophe (dir.), *Milices armées d'Asie du Sud*, Paris, Presses de Science Po, p.179-200.

ABOU ZAHAB Mariam, 2008b, « 'Yeh matam kayze ruk jae ?' ('How could this matam ever cease?') : Muharram processions in Pakistani Punjab », Jacobsen Knut A. (dir.), *South Asian Religions on Display. Religious processions in South Asia and the Diaspora*, Londres, Routledge, p. 104-115.

ABOU ZAHAB Mariam, 2007a, « 'I shall be waiting for you at the door of Paradise': the pakistani Martyrs of the Lashkar-e Taiba (Army of the Pure) », Aparna Rao, Bollig Michael et Böck Monika (dir.), *The Practice of War: the Production, Reproduction and Communication of Armed Violence*, New York, Berghahn Books, p.133-161.

ABOU ZAHAB Mariam, 2007b, « Madrasas de femmes entre le Pakistan et Qom », Mervin Sabrina (dir.), *Les mondes chiites et l'Iran*, Paris, Karthala, p.287-300.

ABOU ZAHAB Mariam et ROY Olivier, 2004, *Réseaux islamiques : la connexion afghano-pakistanaise*, Paris, Hachette.

ABOU ZAHAB Mariam, 1999, « Le Sipah-e Sahab dans le Penjab. Islamisation de la société ou conflit de classe ? », *CEMOTI* 27, p.143-157.

NOTES

1. Je remercie vivement Laurent Gayer pour son aide ainsi qu'Elizabeth Picard pour ses conseils et sa disponibilité.

AUTEUR

KINDA CHAIB

ENS, Paris, France